

Essais étrangers

Number 53, September–October–November 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/21503ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1993). Review of [Essais étrangers]. *Nuit blanche*, (53), 34–41.

PASSAGES DE L'EST

Danièle Sallenave
Gallimard, 1992,
329 p.; 29,95 \$

«Pour que je sache ce que c'est que d'être européen, il m'a fallu voir la culture européenne mise en péril sur son propre sol, à l'Est. J'ai alors compris que je faisais partie de ce monde, de cette culture; et j'ai pu choisir ce que j'avais toujours été.»

Au moment où les Européens s'interrogent sur la nature de leur appartenance à l'Europe, ces carnets de voyages viennent combler l'immense vide laissé par les multiples débats entourant le traité de Maëstricht: la culture des gens, les gens. Si l'Europe doit être, nous dit à son tour Danièle Sallenave, elle doit être plus qu'une communauté élargie d'intérêts.

Ces carnets s'échelonnent exactement sur deux ans, soit du 1^{er} janvier 1990 au 25 décembre 1991, et se composent essentiellement d'aller et retour dans les pays de l'Est, d'un séjour à New York, d'explorations quotidiennes et de rencontres, de rêves et de lectures, dans lesquels l'auteure intercale ses impressions de voyages antérieurs, celles du moment (la réalité du moment recoupant à la fois le temps du voyage et celui de l'écriture des carnets, principalement à Paris), ses interrogations et ses appréhensions en présence d'un monde qui cherche à se redéfinir. Les passages qui traitent de la Yougoslavie et de la fin du communisme sont particulièrement émouvants et éclairants. Si l'auteure prend parti, c'est au nom de l'immense richesse des diversités ethniques et culturelles qui forment l'Europe.

Carnets de voyages intérieurs également qui retracent fidèlement la succession des périples intimes dont le quotidien se nourrit dans l'ici comme dans l'ailleurs, le voyage jouant ici le rôle d'un puissant révélateur qui ramène constamment le voyageur à l'essentiel: «Ce qui me

jette à intervalles réguliers dans le voyage, c'est un désir de comprendre, que je ne peux vraiment assouvir que devant une terre et des hommes étrangers. Qu'est-ce que c'est que vivre? Comment le supporte-t-on? Qu'est-ce que notre planète, qu'est-ce qu'être homme sur notre planète?».

Le carnet donne à Danièle Sallenave toute liberté de se livrer à cette exploration sans fin, et de célébrer à sa façon la vie: «Les voyages ne devraient servir qu'à cela: non pas rendre familier ce qui est étranger, mais apprendre à maintenir étranger le familier le plus quotidien».

Jean-Paul Beaumier

**LES ORIGINES
DE LA GÉOMÉTRIE**
Michel Serres
Flammarion, 1993,
337 p.; 38,50 \$

Curieux essai que ces *Origines de la géométrie* de Michel Serres. Écrit avec un brio étourdissant, le livre, où alternent zones d'ombre et de lumière, semble suivre plusieurs pistes allant du témoignage personnel à une vision globale du monde qui tient d'une sorte de spinozisme

éclaté. Cet écrit tient également de la poésie par son rythme, son ampleur et sa façon de revenir sur les mêmes thèmes, de les moduler, de les amplifier, de les croiser en un mouvement de danse baroque. Baroque est en effet le mot qui caractérise le mieux les textes de Michel Serres: une explosion de connaissances sur un fond de recherche de sagesse, c'est-à-dire de mesure. Car ce livre porte sur la mesure, sur l'exclusion, première fondation. Il porte sur la mort et sur l'espérance, sur la raison et sur «le miracle grec», sur Diogène et le désintéressement absolu. Le point de départ en est fourni par Anaximandre, philosophe grec du VI^e siècle

avant notre ère qui posa le principe de l'infini, de l'indistinct (l'*apeiron*), au moment où la culture, au temps très ancien de la limitation des premiers champs cultivables, a créé des zones d'exclusion d'où sont nés aussi bien le mal que la géométrie, cette victoire de l'abstraction sur la perception sensorielle. Cela n'est pas clair? Je vous ai dit que le livre ressemblait à un poème sur les origines... et sur l'apparition du *logos*, d'où est née notre culture occidentale à propos de laquelle Michel Serres écrit: «Nous vivons sans cesse l'origine de la religion».

Jean-Claude Dussault

LA JEUNESSE EST UN ART

Oscar Wilde
Les Belles Lettres, 1993,
171 p.; 19,95 \$

Visiblement, un cynique est toujours de son temps. Bien que la présentation rose fluo lui eût retourné l'estomac, Oscar Wilde aurait été flatté de voir publiés ses aphorismes dans la collection «Iconoclastes». Si on les juge sur la portée de leur tir, n'en faire qu'une bouchée pourrait être indigeste. Un régime d'une maxime par jour est par contre recommandé. Peut-être deux, si le trait est plus sexiste ou moins pertinent. Mais la plupart du temps on peut compter être secoués d'un fou rire coupable (quand le chapeau ne fait qu'au voisin) ou d'un fou rire jaune (quand la vérité se mêle de ce qui vous regarde). Les plus écorchées seront à mon avis les femmes mariées.

Corinne Larochelle

FONCTIONNAIRES DE DIEU

Eugen Drewermann
Trad. de l'allemand
par Francis Pigueres
et Eugène Weber
Albin Michel, 1993,
758 p.; 44,95 \$

Cet *hénaurme* essai constitue une tentative de critique des fondements de l'Église catholique. L'auteur, psychanalyste, théologien et prêtre, adopte pour ce faire le point de vue de la psychanalyse jungienne. On a donc affaire à la vision d'un croyant, engagé dans l'Église, qui adopte le parti de la critique radicale face à la hiérarchie. Ce choix lui coûtera cher puisqu'il a perdu sa



Eugen Drewermann Fonctionnaires de Dieu

Albin Michel

chaire d'enseignement en théologie et que la Curie romaine mène un combat acharné contre lui et contre ses thèses. Un mouvement international d'appui s'est constitué, qui trouve des partisans au Québec, pour soutenir sa démarche. Son cas n'est pas sans rappeler ceux de Hans Küng et de Leonardo Boff, théologiens allemand et brésilien, ayant subi les foudres de l'Église pour avoir osé penser librement. On se croirait en plein Moyen Âge et pourtant on est à la veille du troisième millénaire après J.-C.

L'auteur tente de considérer tous les aspects de l'institution cléricale (prêtres, religieux et religieuses). Il trace un portrait psychologique du candidat ou de la candidate typique. Par la suite, il relate comment la formation des clercs contribue à fixer définitivement certains traits de personnalité. Le cœur de l'ouvrage se situe dans l'analyse des fondements et des conséquences des vœux de pauvreté, d'obéissance et de chasteté, considérés comme instruments de domination. En fait, ces trois vœux sont les outils de perpétuation du caractère autoritaire, conservateur et centralisateur de l'Église. Finalement, Eugen Drewermann livre des éléments pour une réforme de cette institution qui passerait par une réinterprétation en profondeur des trois vœux et par une révision complète des structures de formation des clercs.

C'est un travail décapant, *kolossal*, intéressant pour qui a la foi et constate le gouffre séparant l'Église de la pensée contemporaine. Le point de vue du théologien allemand se défend très bien. La description, l'analyse des faits et la logique sous-jacente sont sans failles. Cepen-

dant, malgré qu'on puisse tout expliquer par la psychanalyse, on se doit de constater que cette dernière est elle-même une institution, avec sa hiérarchie, sa pensée correcte et ses prétentions à la totalité de la vérité. Il est difficile de ne pas voir dans l'affrontement entre l'Église et la Psychanalyse, une guerre entre deux systèmes totalisants et/ou totalitaires. Vivement que s'exprime la vision qui prendrait en considération la critique psychanalytique de Drewermann, la critique politique de Boff, la critique féministe de l'Autre Parole, la critique environnementaliste des autochtones, et qui, dans les convergences et les divergences exprimées à travers ces lunettes, pourrait poser les fondements d'une nouvelle Église catholique, une expérience de spiritualité pour le monde de ce temps.

Robert Beauregard

NOUVEAUTÉS D'HIER:

Raoul Vaneigem:
Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations

Parfois, il n'y a rien de plus nouveau que le déjà lu, et c'est avec le sentiment d'être plongé dans un bain de jouvence que j'ai repris les prophéties situationnistes que Raoul Vaneigem lançait, quelques mois avant mai 68, comme un pavé dans la mare. Au dehors, pour un oui pour un non, nous sommes harcelés par les marchands de sommeil et les petits faiseurs de compromis. Contre ce battage indécrottable, la relecture de Raoul Vaneigem est un antidote efficace. Pour un peuple qui cherche à se mettre au monde et dont plusieurs s'emploient à rabaisser ou à contenir la démarche — ce qui semble revenir au même — le *Traité* («Folio Actuel», 1992) est à redécouvrir, non comme une répétition, mais comme une initiation à être, à être soi, enfin. Ce chant de la subjectivité nous renvoie à la nôtre, collective, à faire surgir et respecter. Il y faut ce que Raoul Vaneigem appelle un renversement de perspective, plutôt qu'une perspective de renversement. À l'heure où le néolibéralisme empoisonne les comportements plus sûrement

que les extrémismes de droite et de gauche, la parole rééditée de Raoul Vaneigem pourrait bien avoir la vertu de nous faire sortir de la caverne d'Ali Baba où nous périssons d'ennui sous les déchets de l'abondance des objets et des sujets, parce que cette parole n'est que l'écho public de celle que nous voudrions préférer sans avoir toujours le secret de ses moyens.

Notre société de consommation consomme tout ce qui se présente à ses étagères. Et pourtant le livre de Vaneigem n'a pas vieilli. Question d'effort sans doute. Question de lecteurs aussi.

Rares sont celles et ceux qui croient encore que 68 est une révolution en sursis. Normal: il ne s'agit plus de croire, mais bien d'espérer activement. Non, le *désir* n'a pas dit son dernier mot. ●

Jean Carette

John C. Eccles:
Évolution du cerveau et création de la conscience

Neurophysiologiste de renom, gagnant du Prix Nobel de médecine en 1964 pour ses travaux sur l'étude des synapses et de l'influx nerveux, John C. Eccles, dans la postface à *Évolution du cerveau et création de la conscience*, précise que la rédaction du livre est le fruit de soixante années de recherche. Résultat? Une synthèse fascinante sur la naissance de la conscience, publiée par Fayard en 1989.

John C. Eccles soutient que malgré la très grande complexité du cerveau, il faut un esprit pour l'actionner, un programmeur de la machine cérébrale, d'où son hypothèse d'une interface entre le cerveau et l'esprit. En simplifiant légèrement, disons que John C. Eccles étudie la transformation de l'ancêtre commun de l'homme et du singe sur dix millions d'années. Le premier objet d'analyse est naturellement le crâne, car il renseigne sur les modifications du volume du cerveau. Puis, l'auteur revoit le développement de la machinerie neuronale chez les ancêtres de l'homme et jusqu'à l'espèce actuelle. Il discute aussi des rapports entre le cerveau et l'esprit au cours de l'évolution. Il va sans dire que ce livre ne se lit pas comme un roman, mais il vaut cet effort. ●

Bernard Guay

André et Jean Sellier:
Atlas des peuples d'Europe Centrale

Voici un livre qui arrive à point nommé. Depuis plus de deux ans maintenant, les médias ne cessent de ressusciter des noms de peuples et de pays que l'Histoire avait occultés à un tel point que plusieurs nous étaient devenus complètement inconnus. Nombre de questions trouvent donc réponse dans cet atlas en tous points remarquable, magistral cours d'histoire et de géographie qui ne lésine pas sur l'utilisation de cartes et de tableaux. Le territoire étudié ici s'étend de la Finlande et son pendant russe, la Carélie, jusqu'en Grèce, de la Tchécoslovaquie jusqu'en Ukraine, de l'Arctique jusqu'à la mer Noire et la Méditerranée. Une mosaïque dans laquelle se côtoient trois alphabets, cinq religions et pas moins de vingt-cinq langues dont trois de la famille finno-ougrienne.

Maintenant que les journalistes nous forcent à porter nos regards encore plus à l'Est, souhaitons que d'autres relèveront le défi quasi insurmontable de s'attaquer à la Russie, aux cinq républiques musulmanes d'Asie centrale, de même qu'à celles du Caucase. Car qui connaît l'existence des Vepses, des Oudmourtes et des Meskhes? (La Découverte, 1991). ●

Maurice Pouliot

Deirdre Bair:
Simone de Beauvoir

Après plus d'une décennie de silence (*Samuel Beckett*, Fayard, 1979), Deirdre Bair propose ici six entrevues avec Simone de Beauvoir et l'étude de plusieurs de ses romans et essais. Biographie intelligente et franche, l'ouvrage a le mérite de sortir de l'ombre de Sartre celle qui déclarait: «ce sont les autres hommes qui m'ouvrent l'avenir». Il évite aussi le piège de la psychanalyse, fort tentant, il faut bien l'admettre, pour quiconque sait que l'enfance de l'auteur du *Deuxième sexe* est empreinte des principes religieux d'une mère profondément catholique et de l'estime d'un père se vantant d'avoir une fille au «cerveau d'homme». Deirdre Bair réussit à faire entendre et comprendre une femme qui a travaillé à la défense et à l'illustration du féminisme (Fayard, 1990). ●

Patrice Larrivée

LE BONHEUR D'ÊTRE SUISSE

Jean Ziegler

Seuil / Fayard, 1993,
312 p.; 36,95 \$

«Dès la sortie de *La Suisse lave plus blanc*, je reçus des menaces de mort», écrit Jean Ziegler. Sa démarche, soutenue jusqu'au bout par son éditeur au Seuil, ne sera pas demeurée lettre morte. La virulence des moyens déployés pour tenter de lui imposer le silence montre à quel point ses propos touchèrent ceux qu'il dénonçait. Ainsi, celui qui s'était promis, lors d'une réception au Congo, de ne «jamais plus» se sentir, «même par accident, du côté des bourreaux», conclut: «Je me sens utile».

Cette aventure l'a cependant conduit à se remettre en question. Dans *Le bonheur d'être Suisse*, il retrace son cheminement depuis l'enfance. Cet humble récit de quelqu'un qui a côtoyé les figures les plus marquantes de notre époque prend des allures touchantes. Jean Ziegler s'y dévoile dans toute sa fragilité. Même s'il n'hésite pas à s'y montrer sous ses plus mauvais jours, on découvre un homme d'une rare sensibilité, éminemment cultivé et féru de littérature. Avouons-le: la vie ne nous réserve pas tous les jours le bonheur d'une telle rencontre.

De surcroît, Jean Ziegler écrit bien. Cet essai autobiographique se lit comme le plus palpitant des récits. Homme au destin singulier et au curriculum impressionnant, ce «socialiste suisse» nous sert une leçon d'humanisme. Que des esprits libres prennent la parole pour «aider à la résurrection de nos libertés perdues» permet peut-être d'espérer des changements. Au moins, Jean Ziegler aura œuvré à sa manière dans le sens de la «devise de la révolution calviniste» qui orne la salle d'audience où s'est tenu, à Genève, l'un des procès que lui a valu *La Suisse lave plus blanc*: Pro Te-nebras Lux.

Claire Côté



TERRE-PATRIE

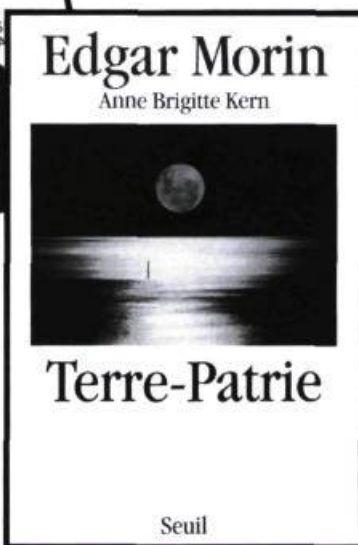
Edgar Morin
et Anne Brigitte Kern

Seuil, 1993, 217 p.; 36,95 \$

Reprenant des idées déjà avancées dans d'autres ouvrages depuis les années 60, Edgar Morin livre ici une synthèse en forme de message adressé à la population de la Terre: depuis 500 ans que nous vivons l'ère planétaire, nous n'en avons pas encore la conscience profonde.

Depuis le XVI^e siècle européen, le sentiment que la science et la technique peuvent assurer aux humains un pouvoir absolu sur leur environnement s'est imposé. Au XIX^e siècle, s'enracine une notion de progrès qui se traduira bientôt exclusivement par la croissance économique. Ainsi, les pays n'ayant pas atteint un certain niveau de développement économique sont considérés comme sous-développés. À la barbarie traditionnelle qui, de tout temps, avait provoqué les guerres et les cruautés de toutes sortes, s'ajoute désormais la «barbarie techno-bureaucratique» et ses atrocités aveugles.

À l'instar des artistes et des poètes qui ont résisté à la «cho-



sification de la Terre», Edgar Morin propose le passage de la pensée réductrice à la pensée complexe: «[...] nous avons besoin d'une pensée écologisée, qui, se fondant sur la conception auto-éco-organisatrice, considère la liaison vitale de tout système vivant, humain ou social à son environnement». La notion de Terre-Patrie est en elle-même l'idée maîtresse de ce livre qui nous met au défi de tirer les conclusions politiques de nos idéaux humanitaires. Cette vision appelle, entre autres, au dépassement de l'État-nation, qui fut la forme politique idéale de l'époque moderne, pour construire un nouveau lien entre les peuples de la Terre. Ce lien, il ne devrait être ni totalitaire ni uniquement marchand: «L'internationalisme voulait faire de l'espèce un peuple. Le mondialisme veut faire du monde un

État. Il s'agit de faire de l'espèce une humanité, de la planète une maison commune pour la diversité humaine».

Gérald Baril

LA DÉMOCRATIE MALADE DU MENSONGE

Alain Etchegoyen

François Bourin, 1993,
228 p.; 34,95 \$

Leurre, mensonges, tractations partisans ou corporatistes qui s'opposent aux intérêts des citoyens-électeurs. Voilà un aperçu des maux qui rongent les mœurs politiques des démocraties. L'analyse d'Alain Etchegoyen s'appuie sur des réflexions d'auteurs contemporains et de penseurs classiques tels que Montesquieu, Machiavel, De Tocqueville et Platon. De plus, constate-t-il, la vie politique des démocraties est actuellement pourrie par le monde des communications (culte de l'image). Des solutions sont proposées afin de redonner aux valeurs démocratiques leurs lettres de noblesse. C'est un ouvrage à lire pour comprendre le vide idéologique qui gruge les débats politiques actuels.

Lise Lemieux

NOUVEAUTÉS D'HIER:

Nathalie Heinich:
La gloire de Van Gogh

Le point de départ de l'essai de Nathalie Heinich est relativement simple: comment le Van Gogh mort dans la misère en 1890 est-il devenu le Van Gogh célébré (à outrance) de 1990? De là Nathalie Heinich procède à une sorte de récapitulation, situe le peintre dans le contexte artistique de son époque, démontre, entre autres, que dès après sa disparition ses toiles ont été reconnues presque unanimement par les critiques. Alors pourquoi Van Gogh a-t-il été transformé, une génération plus tard seulement, en artiste incompris, maudit et martyr?

Pour simplifier le propos de l'essayiste, il y aurait d'abord eu, prenant appui sur les épisodes les plus spectaculaires de la vie du peintre et sur les lettres à son frère Théo, une nouvelle interprétation de l'individu: Van Gogh, selon certains articles critiques du temps, a tout sacrifié

à son art (bonheur, confort). À partir de cette réinterprétation en grande partie provoquée par l'admiration qui, écrit Nathalie Heinich, «constitue une façon de 'gérer' le singulier» auront lieu une «mise-en-scandale de la souffrance de l'artiste», une «mise-en-énigme de l'œuvre», une «mise-en-légende de la personne». «L'investissement ambivalent de la relation entre art et aliénation mentale qui sera au cœur des mouvements intellectuels et artistiques de l'entre-deux-guerres» poursuivra le travail. Cet essai complexe mais intéressant dépasse le seul cas de Van Gogh, analyse en définitive le discours produit sur l'artiste et la création artistique en général (Minuit, 1991). ●

Francine Bordeleau

Marcel Hénaff:
Claude Lévi-Strauss

Tout comme Lévi-Strauss, Marcel Hénaff est agrégé de philosophie et ethnologue. De ce fait, son étude fort éclairante pourrait bien être l'une des rares que la postérité retiendra parmi les textes qu'on a consacrés à celui que l'on place parmi les grands maîtres à penser du XX^e siècle.

L'auteur dégage les points importants de la pensée de Lévi-Strauss. Tout d'abord, il souligne la relation, pleine d'ambiguïtés, qui s'établit entre l'anthropologue — occidental — et ses sujets d'étude, puis il s'attache à l'une des découvertes majeures de Lévi-Strauss: la prohibition de l'inceste n'est pas d'abord un interdit d'ordre sexuel mais un moyen de réciprocité qui permet, grâce à un réseau d'alliances plus ou moins complexe, l'existence et la pérennité du groupe social. Ces structures de parenté démontrent bien l'universalité de l'esprit humain, universalité que ne saurait mettre en cause le fait qu'il existe bel et bien deux façons d'appréhender le réel: la pensée «sauvage» (le bricoleur) et la pensée «scientifique» (l'ingénieur).

Cette pensée sauvage, Lévi-Strauss l'a surtout retrouvée dans les mythes dont il a complètement révolutionné et la compréhension et la méthode d'analyse. L'essai permet de suivre l'évolution de la pensée de Lévi-Strauss à travers une présentation chronologique de ses principaux textes (Belfond, 1991). ●

Maurice Pouliot

Collectif:
Lettre à l'écrivain
qui a changé ma vie

Aux signataires de *Lettre à l'écrivain qui a changé ma vie* (Gallimard / Télérama, 1992). «Cher Hervé», «Cher Toto» (Victor Hugo) ou tout simplement «maître», voilà comment vous vous adressez à ces phares brillant de tout l'éclat de leur génie dont certains vous ont entraînés loin de votre jeunesse et de votre aspiration aux «Belles lettres». «Vous avez changé ma vie», «Vous êtes fou», autant de cris viscéraux lancés par vous, qui êtes quatre-vingts jeunes lecteurs de la proche ou jeune vingtaine, cris du cœur d'une simplicité désarmante. Quelques lignes, parfois quelques pages, pour dire à l'écrivain élu un timide «je vous aime» ou un retentissant «je vous hais». Quelques mots, parfois quelques paragraphes, pour évoquer, comme un parfum de lavande séchée, le souvenir de la première rencontre.

Cent cinquante-cinq pages pour dire à Vian, à Flaubert, à Zola, à Le Clézio, à Allende, qu'ils vous ont touchés, pour leur dire merci. ●

Ericka Tabellione

Collectif:
La tolérance
Pour un humanisme
hérétique

Est-elle contre nature? D'abord un rapport de force? Certes. Mais elle est aussi un subtil équilibre entre la condescendance, le respect et la neutralité, dosage varié selon les sociétés, les groupes, les époques. Parler de tolérance, c'est envisager son antithèse aux sombres desseins, l'intolérance, reconnue sous les masques du sectarisme, du fanatisme, de l'intransigeance et de l'étroitesse d'esprit. C'est aussi décrire une vertu morale qui se cultive plus près de la raison que de la nature et dont l'absence fait basculer dans le conflit, dans la folie collective. Trois grandes divisions, donc, dans cet ouvrage, afin de peser tout le poids de l'altérité, des pouvoirs et des droits de cité. Il s'agit d'arpenter les champs de la liberté, celle de tous et chacun, un propos qui devrait plus que jamais préoccuper l'individu. Dans la série «Morales», Autrement, 1991. ●

Monique Dufour

René Dumont
et Charlotte Paquet:
Cette guerre nous
déshonore
Quel nouvel ordre
mondial?

Un livre concis, clair et précis, dans lequel l'agronome et écologiste bien connu, René Dumont, veut démontrer que le libéralisme économique mondial, ce que les États-Unis appellent maintenant le nouvel ordre économique mondial et qui consiste en la bonne vieille loi du marché, nous entraîne vers l'échec économique par son impossibilité à réduire les trop grandes disparités entre les nations riches et pauvres et à fournir à tous les individus les biens essentiels. Pour ce faire, il se sert du récent exemple de la guerre du Golfe, qui n'est pas encore terminée puisque l'embargo est toujours maintenu vis-à-vis de l'Irak, ce qui entraîne la mort de près d'un million d'enfants par jour.

René Dumont explique, condamne une sale guerre qui aurait pu et dû être évitée. On apprend ce qu'on soupçonnait mais que les médias ont très peu souligné, à savoir qu'il était faux que les bombardements ne touchaient que les cibles militaires.

René Dumont voit cinq menaces dans le vieil ordre économique mondial, qu'on se plaît à appeler nouveau: un risque de guerre accru partout dans le monde; des atteintes à l'environnement multipliées; l'explosion démographique et urbaine, entraînée par le refus de contrôler la natalité, qui engendre la misère dans les pays pauvres; les inégalités Nord/Sud qui vont toujours croissant; et le vieil ordre politique mondial lui-même, qui, malgré ses principes affichés de démocratie et de liberté, est fondé sur le non-respect des droits des personnes et sur le règne de l'argent (Seuil, 1992). ●

Louise Vachon

Vyv Simson
et Andrew Jennings:
Main basse sur les J.O.

Après quatre années de minutieuses recherches, les deux journalistes britanniques Vyv Simson et Andrew Jennings refont l'histoire de l'olympisme moderne. Ce qu'on y découvre est proprement aberrant. La clique dirigeante du CIO, Comité international olympique, forme une société secrète et élitiste dont le pouvoir est incon-

testable puisque les dignitaires ne sont pas élus mais nommés; les décisions concernant le sport y sont prises à huis clos; les bénéfices retirés servent à financer le train de vie luxueux d'une petite coterie d'officiels plutôt qu'à procurer des installations aux athlètes; l'argent destiné au sport est détourné au profit de divers paradis fiscaux, etc.

Ceux qui ne peuvent plus souffrir de voir des monstres, fabriqués à coups de produits chimiques, déployer des forces devenues surhumaines pour décrocher les honneurs olympiques trouveront dans ce livre ce qu'il faut d'arguments pour discréditer, non pas l'idée du rassemblement sportif qu'avait institué Pierre de Coubertin, mais l'univers corrompu qu'il est devenu. Chez Flammarion, dans une traduction d'Anna Gibson et de Jean Bonnefoy (1992). ●

Louise Alain

Armand Mattelart:
La communication-monde
Histoire des idées et des
stratégies

Professeur en sciences de l'information et de la communication à l'Université de Rennes II, Armand Mattelart présente ici une histoire mondiale de la communication depuis le XVIII^e siècle. Rien de moins.

La première section traite du développement, au gré des guerres, des outils et des idées relatifs à la communication. En second lieu, Mattelart relate comment les théoriciens du développement économique en sont venus à considérer les moyens de communication comme les outils qui devaient permettre aux pays en voie de développement de rejoindre les pays riches. Finalement, l'auteur traite de l'impact des communications sur la culture. Des divergences d'opinion très grandes divisent les intellectuels de l'information: il y a ceux qui croient au rôle salvateur des médias et ceux qui les comparent à une nouvelle forme de domination.

En somme, voici un essai un peu essoufflant, qui ratisse large, typique d'une certaine tradition intellectuelle critique, en France, qui explique, qui rationalise tout. C'est quand même fort intéressant (La Découverte, 1992). ●

Robert Beauregard

**L'HOMME
ET SON ESPACE VÉCU**
Gisela Pankow
Aubier, 1993, 270 p.; 42 \$

Psychiatre renommée, Gisela Pankow est une lectrice non seulement éclairée mais éclairante. Elle a regroupé dans cette nouvelle édition augmentée une série d'analyses littéraires autour du thème de l'espace vécu comme lieu de structuration de l'identité humaine. Telle est la clé qui lui sert à dévoiler le dynamisme des structures symbolisantes chez des auteurs célèbres, de Franz Kafka à John Le Carré, en passant par Thomas Mann, Gustave Flaubert, Gabriel Garcia Marquez, Graham Greene, André Gide, Elsa Morante et Ernest Sabato.

Pour Gisela Pankow, la parole romanesque nous révèle la vérité des êtres à travers les failles de leur espace vécu, cet espace où se définissent les limites à l'intérieur desquelles nous pouvons fonctionner normalement et communiquer avec les autres. Que les non-spécialistes se rassurent, ce long pèlerinage littéraire n'a rien d'aride ni de trop technique. Nous avons plutôt l'impression de traverser une forêt enchantée où chaque héros nous révèle son secret, un secret qui nous concerne au plus profond de notre être, parce que toutes ces grandes œuvres parlent de nous et c'est pourquoi nous les fréquentons avec une telle ferveur.

Du mystère de la soumission de l'agent double, des risques de la fusion amoureuse au narcissisme bovarien ou au clivage de la personnalité, Gisela Pankow débusque dans chaque récit l'espace réel du drame dans lequel les héros se débattent. Chaque fois, le lecteur aura envie de relire lui-même le récit en question, convaincu de l'aborder sous un jour nouveau.

Jean-Claude Dussault



MARLENE DIETRICH
Maria Riva
Flammarion, 1993,
862 p.; 29,95 \$

Le lirez-vous avec toute la mauvaise foi du monde? Les journaux sérieux invitent à une lecture mesquine, vous jettent comme une dépouille à des vautours des morceaux choisis qui supposent la peste. Marketing! Invitation au lynch post mortem! La revanche des ratés! Faut-il que nous cultivions au fondement de nous-mêmes une ignorance et une vilénie qui sont le véritable scandale!

Marlene avait demandé à Maria Riva de différer la publication de ce livre. Pour diffusion posthume! Elle n'a pas cherché à le détruire ou à l'interdire. Bien sûr que vous y trouverez des effluves de Hollywood-Babylone, mais aussi l'histoire souvent merveilleuse d'une star comme on n'en verra plus, aussi narcissique qu'héroïque, aussi perverse que fleur-bleue, l'embrouillamini de toute une vie d'une petite fille cabotine, ja-

louse, éblouissante. On a l'impression d'entrer dans un scénario aussi impossible à réaliser que *Le scénario Freud* de Sartre. Les yeux de Maria Riva, enfant à qui on interdit trop longtemps de grandir, fouillent l'intime d'une mère qui en a fait son ombre, sa petite habilleuse. Tout le livre, presque 850 pages, rend compte de l'impossibilité d'un questionnement trop poussé d'une fille sur les motivations profondes (?) de sa mère. Maria Riva rêve d'une vie normale. On n'est pas normale lorsqu'on est une star!

Double lecture, on suit Marlene de film en films, d'amour en amour, de chanson en chansons. Le monde tourne et les géographies sont bousculées; le monde ne tourne que pour la star et tant pis pour ceux qui vou-



draient se reposer sur elle. La vedette se soule d'elle-même et par là convainc les autres de l'aimer. Josef Sternberg, Jean Gabin, Yul Brinner, tant d'autres, des hommes et des femmes, sont bouffés par l'ogresse. Marlene était une femme qui avait horreur... d'être détrempée.

Jean Lefebvre

DU FLAMBEAU AU BÛCHER
MAGIE ET SUPERSTITION
AU MOYEN ÂGE

Jean Claude Bologne
Plon, 1993, 329 p.; 39,95 \$

Si l'on est peu familier de l'histoire du Moyen Âge, on risque de se perdre dans cet essai, plein de références à des personnalités du temps, à des événements marquants et à des textes notoires que le lecteur est censé connaître. Le Moyen Âge court sur dix siècles et l'auteur n'entend pas en dessiner une fresque n'évoquant que des généralités. «J'ai d'abord voulu recenser les domaines teintés par l'irrationnel tout le long du Moyen Âge, sans vouloir, dans chacun d'eux, me livrer à une énumération exhaustive des pratiques. J'ai ensuite voulu, dans chaque domaine, étudier les réactions qu'a suscitées cet irrationnel magico-religieux dans les couches intellectuelles.»

Le christianisme s'est développé dans toute l'Europe occidentale mais les croyances et les pratiques imprégnées de paganisme resteront longtemps présentes. Le christianisme condamnera tout ce qui n'est pas adoration du Dieu unique, mais certaines pratiques superstitieuses seront tolérées à condition de les réinterpréter: les fontaines miraculeuses deviendront manifestation de Dieu; on reconnaîtra aux objets ou aux animaux qui semblent doués de pouvoirs magiques, que ces vertus leur ont été conférées par Dieu. Cependant les phénomènes naturels que l'on ne peut expliquer conservent une figure magique. Les rêves peuvent être d'origine divine mais aussi diabolique. Prédire l'avenir s'apparente au péché d'orgueil d'Adam et Eve goûtant aux fruits de l'arbre défendu! La médecine, encore très limitée dans la connaissance du corps humain, est envahie de pratiques magiques. L'agriculture y fait aussi appel pour conjurer le mauvais temps ou les maladies chez les ani- ▶



maux. Les rituels entourant la naissance sont tour à tour chrétiens, comme le baptême, et païens, comme la présence des fées autour des berceaux. Comment faire la différence entre le miracle du saint et le tour du magicien? Les interventions du diable ne sont-elles que jeux de l'imagination? Certaines superstitions, relevées dans des textes de l'époque, ont d'ailleurs encore leurs adeptes aujourd'hui, comme l'astrologie, les horoscopes, l'art de prédire l'avenir, les talismans. On ne conduit plus les sorcières au bûcher, mais l'irrationnel exerce toujours sa fascination.

Monique Grégoire

HISTOIRE DE LA MERDE

Dominique Laporte
Christian Bourgois, 1993,
119 p.; 22,95 \$

Textes à clés, langage un peu pédant d'un universitaire snob et coprophile, colligation iconoclaste, il y a dans *Histoire de la merde* un reliquat des textes situationnistes du début des années soixante. D'ailleurs il s'agit ici d'une réédition d'une plaquette datant de 1978 alors que les influences soixante-huitardes se portaient magnifiquement bien, surtout du côté gauche caviar, jusque dans les beaux quartiers.

Dominique Laporte réalise tout de même une belle recension de textes cachés dans les encoignures des traités anciens ou insérés dans les édits des rois et des césars. La merde pèse autant que l'or même si de l'une on veut à tout prix se départir et de l'autre s'emparer. Plus facile de transmuter l'or en merde qu'inversement; il faudra attendre les alchimistes-recycleurs des temps modernes! Cambonne le profère et Freud la professe. On la glisse (c'est évidemment glissant!) dans des formules médicales comme dans des recommandations d'entretien de la beauté. Suffirait-il de la dénomin-

mer autrement? D'éteindre ses feux olfactifs? Dominique Laporte ne décide pas vraiment de ses vertus ou de ses accointances *salopiaudes*, il en jette en direction du despotisme et de la tyrannie et c'est donc qu'il en met partout. Plus simplement, est-ce plutôt pour cette raison que pour une autre, trop évidente, qu'Œdipe attirait les mouches? Il avait merdé!

Jean Lefebvre

JORGE LUIS BORGES
François Taillandier
François Bourin, 1993,
193 p.; 34,95 \$

On lira cette présentation d'un des grands écrivains du siècle comme on lit Borges, sans doute, avec la même attention, le même espoir de dénouer un mystère qui garde malgré tout son secret. François Taillandier n'a pas écrit une biographie de Borges; il présente plutôt une radioscopie de l'œuvre. Un long cheminement dont les thèmes sont constamment repris, reformulés, raffinés. Une enquête d'identité. Qui suis-je? Cet instant, ce lieu où je suis ont-ils

vraiment cette réalité que je leur attribue? Rien n'est sûr et les systèmes les plus complexes d'interprétation, où les philosophes et théologiens anciens se retrouvent sur le même pied que les savants et les idéologues modernes, ne viennent en fin de compte que confirmer le doute.

L'œuvre de Borges se présente comme une sorte de tapisserie de toutes les philosophies et de toutes les cultures, comme un hologramme où chaque détail représenterait l'ensemble en un jeu sans origine et sans fin, le spectateur demeurant le seul maître du jeu. Le lecteur se retrouvera dans la position de cet étudiant indien désenchanté dans la nouvelle «L'approche

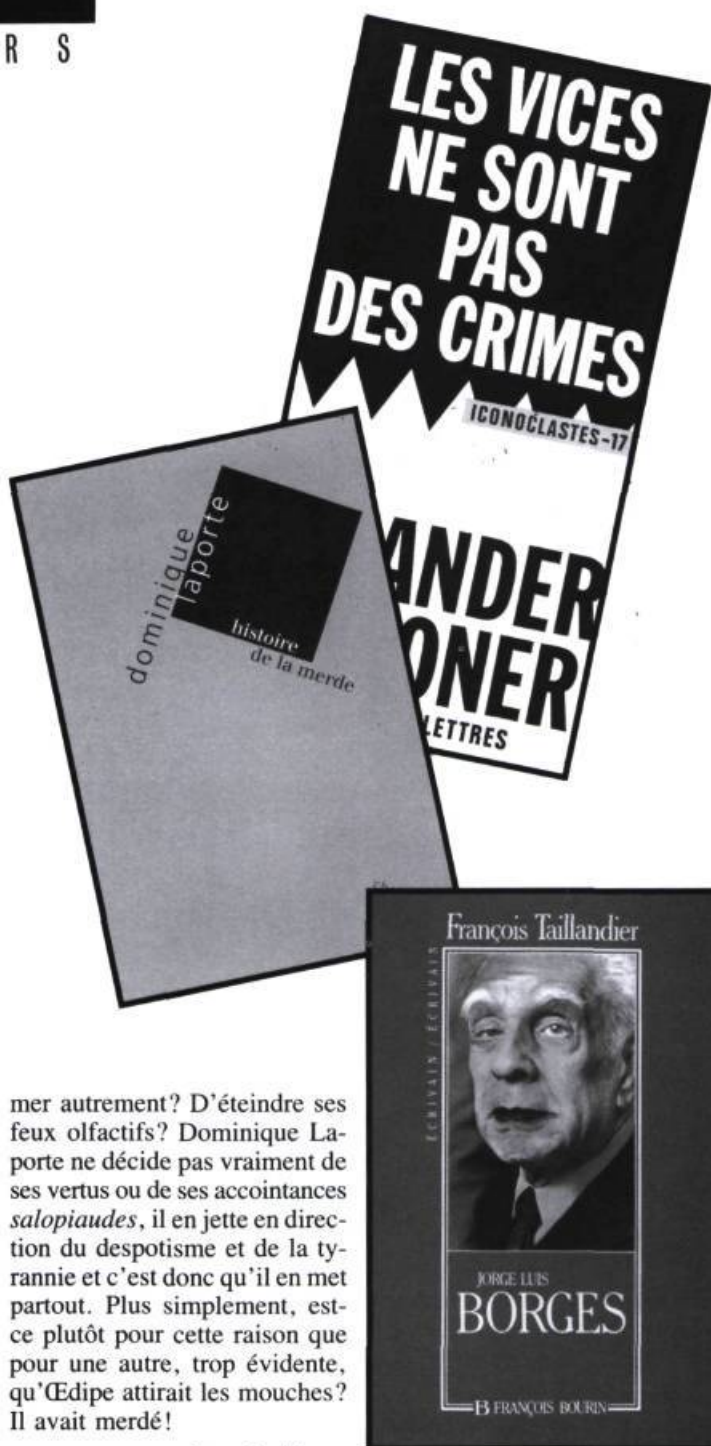
d'Almotasim», percevant dans les propos d'un mendiant «une tendresse, une exaltation, un silence» qui ne peuvent, l'étudiant en est convaincu, que lui venir de quelqu'un d'autre, cet autre qu'il consacrera désormais sa vie à rechercher. L'œuvre de Borges nous propose une méthode de recherche: tel est un peu le propos du livre de François Taillandier.

Jean-Claude Dussault

LES VICES
NE SONT PAS DES CRIMES
Lysander Spooner
Trad. de l'anglais
par Mickael Korvin
Les Belles Lettres, 1993,
106 p.; 16,95 \$

«La liberté des uns s'arrête où la liberté des autres commence.» Vous avez sûrement entendu cette phrase à un moment donné! Dans cet essai, paru pour la première fois en 1875, Lysander Spooner s'arrête sur cette question d'éthique. Juriste américain et libre penseur de la fin du siècle dernier, il livre dans ce pamphlet sa réflexion sur l'ingérence des gouvernements qui, en légiférant sur les vices, s'immiscent dans la liberté individuelle. Le pouvoir politique transgresse ainsi l'obligation de respecter l'individu dans son droit à la quête du bonheur. L'essai sous-titré *Une revendication de liberté morale*, développe son argumentation à partir de la différence entre les concepts de vice et de crime. Il est intéressant de noter que la prohibition de la vente de l'alcool y est abordée. Écrite dans un style plus philosophique que juridique, cette plaquette demeure accessible. L'auteur y prône l'ouverture d'esprit et, dans le contexte social d'aujourd'hui, où l'intolérance apparaît sous différentes formes, sa vision du monde reste d'actualité. Si l'on s'interroge sur le pouvoir législatif ou tout simplement qu'on recherche le plaisir de lire un texte bien construit, la satisfaction est certaine.

Diane Gauthier



NOUVEAUTÉS D'HIER:

Alain Etchegoyen: *La valse des éthiques*

La plus grande qualité du livre d'Alain Etchegoyen est de faire le départ entre éthique et morale: l'une, locale, corporatiste et intéressée, vise l'efficacité et origine souvent de la peur; l'autre, locale certes, mais surtout globale et universelle, se situe au principe même des choix et de la liberté et prend sa source dans la générosité et la justice. La première est un «impératif hypothétique»; la seconde, un «impératif catégorique». L'être moral agit «par devoir» et non «conformément au devoir». Pour sa démonstration, l'auteur a judicieusement choisi trois domaines: l'entreprise, qui prône l'éthique parce que c'est payant; le monde des communications, qui considère l'individu comme un moyen de s'attacher des commanditaires, ses véritables clients; la recherche médicale, que la peur d'une catastrophe freine dans son insatiable désir de maîtriser la vie.

Un livre résolument dérangeant, mais stimulant et singulièrement optimiste (François Bourin, 1991). ●

Maurice Pouliot

Roger Deldime: *Le quatrième mur, Regards sociologiques sur la relation théâtrale*

À l'occasion du 20^e anniversaire du Centre de Sociologie du Théâtre qu'il a fondé en 1970, Roger Deldime publie *Le quatrième mur* (Lansman, 1990), un essai qui regroupe les textes de huit communications présentées la plupart du temps dans des universités.

Contrairement à la majorité des universitaires qui se font un point d'honneur de n'être compris que de leurs collègues, Deldime sait utiliser une langue à la fois claire et précise, accessible à tous.

L'auteur décrit d'abord la démarche créative de l'Ymagier Singulier, une troupe qui produit et interprète chacun de ses spectacles. Ensuite, il rend compte du travail des chercheurs qui répertorient les différents types de performationnelles de tradition populaire et qui réalisent parallèlement un spectacle et une étude sur le comportement du public.

Puis, Deldime explique la méthodologie qu'il a utilisée pour effectuer une douzaine de recherches relatives à la réception théâtrale. Dans trois communications, il se penche sur le théâtre pour les jeunes. Il se demande ce que les troupes leur offrent et il analyse brièvement six approches différentes avant de se questionner sur la promotion du théâtre pour les adolescents. Il décrit aussi le déroulement d'un atelier d'animation théâtrale en milieu scolaire. Il démontre qu'on ne peut faire de théâtre populaire en oubliant cette tranche de la société. Et le livre se termine sur le texte le plus intéressant: un réflexion sur la mémoire du spectateur.

Chacun de ces textes se fonde sur des recherches empiriques faites auprès de troupes de théâtre belges. L'approche ouverte de l'auteur rend si bien compte des relations entre créateurs et spectateurs qu'il donne le goût de s'envoler vers la Belgique et de prendre part à ce théâtre effervescent. ●

Sylvie Beaupré

Collectif: *Les Indes florissantes*

Pour ce titre de la collection «Bouquins», l'éditeur Robert Laffont se serait mérité Le prix Nuit blanche 1991 du meilleur essai, si un tel prix avait existé! L'originalité du sujet, la qualité de la recherche et le découpage de la matière, qui tient plus de l'arabesque architecturale que de la table des matières, en sont les principales qualités.

Cette *Anthologie des voyageurs français* regroupe des textes (choisis et présentés par Guy Deleury) écrits entre 1750 et 1820. Il s'en dégage une version radicalement différente de celle qu'offrent encore aujourd'hui les manuels d'histoire, en Europe comme en Inde. En première partie, des indications biographiques. Parmi les voyageurs-témoins, dont beaucoup veulent faire fortune, des militaires, recyclés en mercenaires, des commerçants, un dramaturge; on retrouve même un corsaire!

La période de l'histoire observée par les voyageurs français se situe entre le régime centralisateur de l'empereur Aurangzeb (ou Aurangzeb) et la colonisation anglaise. À la mort de l'empereur, en 1707, «un souffle de reconstruction soule-

va le continent et fit fleurir à partir de nombreux centres dispersés l'agriculture, les arts et le commerce». Ces «Indes florissantes» n'ont pas survécu à la Conquête anglaise. ●

Alain Lessard

Alvin Toffler: *Les nouveaux pouvoirs*

Ce dernier volet de la trilogie déjà connue par *Le choc du futur* et *La troisième vague* aborde le problème du pouvoir, moteur trop peu compris de notre société. À l'aube du XXI^e siècle, les assises traditionnelles du pouvoir sont en train de se désintégrer sous nos yeux, et les dieux d'hier sont aujourd'hui à la merci de tous ceux qui posent les bonnes questions et exigent des réponses. Le nouveau credo des puissants est placé sous le signe du savoir, de la richesse et de la violence, et leur prise en main, trop rapide, provoque déjà les secousses les plus vives. Assisté de sa femme Heidi, dont on mentionne enfin la collaboration depuis les débuts de la trilogie — nouveau signe des temps? — Alvin Toffler a parcouru le monde et interviewé des centaines de spécialistes pour nous donner ce qui, au-delà de toute conception futurologique, demeure un excellent bilan des dernières tendances de notre chaotique société (Fayard, 1991; trad. André Charpentier et un collectif). ●

Catherine Lachaussée

Michel Albert: *Capitalisme contre capitalisme*

Ce n'est pas, déclare Michel Albert, parce que le socialisme a montré ses limites que le capitalisme a trouvé son unité. Bien au contraire. Un capitalisme existe, dont une certaine Amérique s'est fait le porte-parole, qui improvise, simplifie, affirme, écrase. Celui-là occupe les écrans et remplit les imaginaires. Un autre existe, cependant, de type *rhénan*, qui se reconnaît des responsabilités, qui écoute, évolue, respecte. Le paradoxe veut que le second soit plus rentable, mais que l'écoute dont jouit le premier fasse oublier les vertus de l'autre. Une fois de plus, l'image l'emporterait sur la réalité (Seuil, 1991). ●

Laurent Laplante

Michel Henry: *Du communisme au capitalisme, Théorie d'une catastrophe*

Le capitalisme néo-libéral étend son empire, désormais sans autres adversaires que quelques intégrismes à la poursuite de la même hégémonie. Derrière l'effondrement du communisme, il y a le nôtre, dans un monde technicisé où les dominants excluent avec de plus en plus d'efficacité tout ce qui est sensible, subjectif, vivant, bref tout ce qui assure un sens et une perspective à nos existences individuelles. Avec des accents qui rappellent souvent Hanna Arendt, Michel Henry (Odile Jacob, 1990) démasque la barbarie culturelle contemporaine.

Bien sûr, le lecteur n'y vaudra pas croire, tant il est lui-même opprimé par cette barbarie insidieuse. Peu importe! Michel Henry écrit pour le long terme et si nul n'est prophète en son pays, rien ne doit empêcher le philosophe de développer sur nos places publiques sa bienfaisante théorie d'une catastrophe. ●

Jean Carrette

Michèle Lagny: *De l'histoire du cinéma, Méthode historique et histoire du cinéma*

Cet ouvrage de base dresse un véritable état des lieux et de la recherche en études cinématographiques. En posant la question «Pourquoi et comment fait-on de l'histoire du cinéma?», Michèle Lagny ne propose pas une nouvelle histoire du cinéma, ni une analyse des rapports entre le cinéma et l'histoire, mais convient plutôt de situer les principaux courants de réflexion et de recherche sur la théorie et l'histoire du cinéma. Son propos se subdivise en cinq chapitres: la démarche historique, le découpage de l'histoire du cinéma, l'art et l'industrie, une pratique socio-culturelle, les outils de l'histoire du cinéma.

Les ouvrages généraux aussi bien documentés nous manquent. Par sa valeur épistémologique et sa rigueur méthodologique, celui-ci nous offre, dans un langage clair et un style attrayant, le plus important des textes consacrés au cinéma depuis plusieurs années (Armand Colin, 1992). ●

Yves Laberge